



# La guerre inachevée

Afghanistan, 2001-2013

---

JEAN-CHARLES JAUFFRET

# La guerre inachevée

Afghanistan, 2001-2013

Dans les montagnes afghanes, depuis octobre 2001, une guerre perdue, rappelant parfois les précédents algérien ou vietnamien. À la destruction des camps d'entraînement d'Al-Qaida et au désarmement des taliban, s'est substituée une guerre sordide faite d'attentats-suicides, d'engins piégés, de crimes de guerre et de « dommages collatéraux » entre une coalition suréquipée et un ennemi insaisissable.

À la veille de leur retrait, qu'en est-il de l'engagement des forces françaises, de leur culture de guerre issue des vieilles recettes coloniales ? Terrain d'expérimentations tactiques et technologiques de tout ordre, cette « campagne d'Afghanistan » se jouera-t-elle au Mali ? Quel type de narco-État la coalition laisse-t-elle derrière elle ? Comment garantir l'avenir d'un pays où tout est désormais possible, de l'espoir d'une vie meilleure au cauchemar du retour des taliban ?

En croisant de multiples sources et les témoignages d'acteurs de cette guerre, Jean-Charles Jauffret nous livre un remarquable essai d'histoire immédiate.

**Jean-Charles Jauffret** est professeur d'université en histoire. Il est l'auteur de nombreux ouvrages parmi lesquels, aux éditions Autrement, *Ces officiers qui ont dit non* (2005), *Soldats en Algérie* (2000, nouv. éd. 2011) et *Afghanistan, 2001-2010. Chronique d'une non-victoire annoncée* (2010, lauréat du prix du Livre d'histoire de Verdun).

Illustration de couverture : © Joel Saget/AFP PHOTO  
Imprimé et broché en Italie

—  
Retrouvez toute notre actualité sur  
[www.autrement.com](http://www.autrement.com)  
et rejoignez-nous sur **Facebook**  
Extrait de la publication

La guerre inachevée

Collection **L'atelier d'histoire**

© Éditions Autrement, Paris, 2013.  
[www.autrement.com](http://www.autrement.com)

Jean-Charles Jauffret

# La guerre inachevée

Afghanistan, 2001-2013

Éditions Autrement **L'atelier d'histoire**

Extrait de la publication



*Aux amputés, gueules cassées, blessés,  
veuves et orphelins des soldats morts pour la France  
lors de la campagne d'Afghanistan.*





*« Vous avez les montres, nous avons le temps. »*  
*« De quel droit venez-vous nous aider ? »*

Proverbes afghans



## Introduction

Il était une fois une très grande puissance. Vingt-cinq ans après Waterloo, la Grande-Bretagne régnait sur les mers et se taillait la part du lion en Asie. Elle prit cependant ombrage des ambitions de la Russie qui intriguait en Asie centrale. Le Grand Jeu commençait. Elle décida de prendre les devants. Pour protéger la perle de son empire, les Indes, elle envahit l'Afghanistan en 1839 en plaçant sur le trône de Kaboul une créature faible et corrompue, Shujah Khan. Or, l'occupation du pays que l'on voulait transformer en pays vassal se révéla fort coûteuse en hommes et en subsides. En 1841, le gouvernement conservateur de Sir Robert Peel décida que ce pays lointain, où il fallait acheter toutes sortes de compromissions pour se maintenir, devenait par trop onéreux et, comble d'outrecuidance de la part de tribus arrogantes, celles-ci ne voulaient point se plier aux schémas tactiques d'une troupe européenne mâtinée de soldats indiens. On décida de soutenir Shujah Khan en le dotant d'une force armée. Mais le temps et l'argent manquèrent. Le 23 novembre 1841, Kaboul entra en insurrection. Contraints à la retraite en plein hiver afghan, les Britanniques subirent un des plus humiliants désastres qu'une puissance occidentale ait jamais connu hors des frontières de son territoire. On voulut se porter au secours des malheureuses troupes, mais, que ce soit à Londres ou à Delhi, on découvrit alors

une évidence : l'Afghanistan n'avait pas de port et la forteresse de montagnes pouvait digérer l'occupant en toute impunité. En janvier 1842, des 16 000 personnes, civils et militaires mêlés, qui tentèrent de rejoindre la passe de Khyber, sous la neige et contraintes de se battre de façon incessante, un seul survivant, un médecin militaire, en réchappa<sup>1</sup>.

Certes, l'histoire repasse rarement les mêmes plats, mais on peut se demander si une autre très grande puissance qui vit peut-être ses derniers feux à l'aube du XXI<sup>e</sup> siècle, les États-Unis, n'aurait pas eu intérêt à méditer ce terrible précédent avant de s'engager, certes au nom du droit international, de la sécurité collective et de la lutte contre le terrorisme, dans ce pays hors-norme. Et ce, entraînant une coalition dans une guerre qui est peut-être la dernière de l'Occident à l'orée du siècle des grandes puissances émergentes. À l'heure du retrait, les pilleurs de caravane reprennent du service : il faut évacuer de façon humiliante par les passes de Bolan et de Khyber, pour l'essentiel du matériel américain et otanien, en versant une rançon de plus d'un milliard de dollars à des Pakistanais passés maîtres dans la duplicité. Alors que rien n'a été achevé sur le terrain, sinon l'éclosion du premier narco-État de la planète, on peut se demander à quoi ont servi ces 600 milliards de dollars de 2001 à 2013 (803 en Irak), et si Hamid Karzaï n'est rien d'autre qu'une réplique d'un Shujah Khan, qui ne survécut pas au départ des Britanniques ?

Cette réflexion sur les conditions bien particulières d'un conflit qui perdure depuis 2001, nous l'avons déjà entamée dans un ouvrage, paru chez le même éditeur en mars 2010, *Afghanistan. Chronique d'une non-victoire annoncée, 2001-2010*, lauréat du Prix du livre d'histoire remis à Verdun le 8 novembre suivant. Ce livre en est le prolongement, tout en ayant conscience des limites de l'histoire immédiate qui ne sait pas comment tout cela risque de finir. Nous proposons donc un bilan et une réflexion depuis le début du conflit. Ce qui constitue la première tentative, perfectible, de l'histoire de cette guerre recon nue tardivement.

Après douze ans d'un conflit afghan purulent né des attentats du 11 septembre 2001, il est temps d'en tirer les premiers

enseignements, avant que le dernier soldat occidental ne rembarque sans gloire. Ce conflit génère peu d'images non contrôlées et de reportages, mais offre une surabondance de sources. La mondialisation, l'utilisation par les deux adversaires de tous les réseaux d'information et de communication permettent d'ouvrir certaines pistes en appliquant à l'actualité la méthode de l'histoire militaire comparée. Et ce, en croisant les sources, notamment en faisant un large appel aux médias anglo-américains généralement bien informés, mais aussi aux indispensables témoins, militaires français essentiellement, sans oublier pour un aussi vaste chantier, qui ignore encore l'accès aux archives, les travaux de nos étudiants de Sciences Po-Aix. Sous notre direction, ils ont entrepris depuis près de dix ans une série de remarquables mémoires de recherches sur la guerre en Afghanistan, souvent primés par l'Institut des hautes études de défense nationale de Paris et de Marseille. Qu'ils en soient ici remerciés.

Quels modèles antérieurs faut-il aussi évoquer pour mieux comprendre les orientations du conflit ? Comment les armées occidentales, dont la raison d'être est la guerre conventionnelle, se sont-elles impliquées dans une guerre asymétrique qui dépasse déjà la durée des conflits indochinois (1946-1954), coréen (1950-1953), algérien (1954-1962) ou vietnamien (1964-1975) ? De quelle façon la toute-puissance technologique de l'Occident est-elle tenue en échec par un adversaire sans armes lourdes ou centre névralgique ? De quelle manière en découle une redéfinition du combat remettant l'homme en son centre ? Comment une force d'intervention aux moyens militaires théoriquement dissuasifs et à la colossale puissance de feu peut-elle gérer l'irrationnel, allant jusqu'à des actions suicides de la part d'un adversaire inattendu ? Comment le « fort » occidental et sa philosophie affronte-t-il le « fou » de Dieu qui n'accorde pas la même importance à la vie ? Enfin, mandatée par l'ONU, une force militaire étrangère peut-elle aider à rebâtir un État ?

Tenter de répondre à cette problématique, c'est aussi proposer une perspective à la fois géopolitique et militaire d'un conflit qui,

bien qu'initialement de basse intensité, tend à se transformer en crise majeure multiforme, caractéristique de l'enlisement dans une guerre imprévisible dont la retraite précipitée, en 2011-2014, des forces coalisées donne l'impression d'une œuvre inachevée, laissant tout augurer d'un avenir incertain...

## Au pays de l'insolence

L'Afghanistan est une énigme pour un esprit cartésien. Ce pays désuni et fermé réagit en nation seulement contre un envahisseur. Sans tradition étatique, il subit le poids du conservatisme religieux et des rivalités ethniques. Le climat, la montagne et les gens sont rudes. Ignorés et ignorants de la modernité, ayant des difficultés pour accéder à l'eau, les Afghans se concentrent dans les villes et les vallées irriguées (7 % de terres arables seulement). Le pays compterait environ 28 millions d'habitants. Faute de soins et de nourriture, 42 % des enfants meurent avant d'avoir atteint l'âge de 5 ans, bien que la mortalité infantile régresse grâce à l'aide internationale. L'Afghanistan compte près de 70 % d'illettrés. À la fin 2001, il se classait à la 174<sup>e</sup> place sur 178 États pour l'indice de développement humain.

Terre de pasteurs et d'agriculteurs, ce pays continental de 652 090 km<sup>2</sup>, farouche et beau, est propice à tous les trafics. Un des toits du monde situé sur l'ancienne route de la soie, à la confluence de la péninsule indienne, de l'Asie centrale et du Moyen-Orient, ce « pivot stratégique majeur de l'Eurasie<sup>1</sup> » a des frontières, incontrôlables, qui s'étendent sur 5 591 kilomètres et touchent six pays : le Pakistan, l'Iran, le Turkménistan, l'Ouzbékistan, le Tadjikistan et la Chine. Depuis 1973, parsemé de mines, de bombes à fragmentation et de ruines, portant toutes les

cicatrices de la guerre, l'Afghanistan connaît une série ininterrompue de conflits : lutte contre l'étranger, guerre civile, conflit idéologique, transformations sociales et économiques forcées, inquisition religieuse... D'où l'exode, la misère, la révolte ou le désespoir, terreau si propice au terrorisme. Depuis peu, porté à bout de bras par l'aide internationale, l'Afghanistan prend les allures d'un gigantesque chantier où tout est à faire ou à refaire. Le pays est devenu un État corrompu et riche – riche de l'argent de la drogue et des dons de la communauté internationale –, mais peuplé de pauvres (9 millions d'Afghans vivent au-dessous du seuil de pauvreté). Isolée dans ses montagnes, ses déserts et ses traditions, cette glèbe sent le malheur renfermé.

## Un État tampon désuni

### *Le défi de la montagne*

La montagne, jamais domptée, explique la grande complexité de ce pays aride. Il est barré au centre, d'est en ouest, par la haute chaîne de l'Hindou Kouch, dont les sommets dépassent les 5 000 mètres. Cette barrière cyclopéenne sépare l'Afghanistan du Nord et du Sud. Ces deux régions sont reliées par le col de Salang à près de 4 000 mètres d'altitude, par lequel passe la route Kaboul-Kunduz, tandis que, plus à l'est, à l'extrémité de la haute vallée du Panchir, le col d'Anjuman, culminant à près de 5 000 mètres, fait communiquer par une simple piste la capitale avec le nord-est du pays. Si steppes semi-arides et déserts l'emportent au sud sur un plateau appelé *dacht*, des vallées riantes l'égayent dans la partie montagneuse, dont celles de Bamiyan ou de Tagab à plus de 1 500 mètres d'altitude. Mais toutes portent les traces de trois décennies de luttes. Dans celle de Chamali, par exemple, proche de Kaboul, les arbres fruitiers ont été sciés ou hachés par les éclats d'obus. Au nord-ouest, les steppes dominent, comme celle qui borde l'Amou-Daria. Dans son ensemble, malgré les champs de pavot aux fleurs blanches et rouges, la montagne afghane aux nuances rousses évoque un astre mort où les forêts sont rares. Joseph Kessel décrivait ainsi ce paysage de désolation : « Grise, grise d'un gris sénile et morne, était la croûte du roc sur les flancs, les



arêtes, les aiguilles. Une sorte de cendre grenue et funèbre couvrait la montagne colossale, en tous ses jaillissements, tous ses retraits, jusqu'aux pans du ciel glacé, dépoli, qui lui servaient d'horizon<sup>2</sup>. » Cette dominante grise a été accentuée par une intense érosion des sols, le nomadisme traditionnel et le surpâturage, les sécheresses de 1998-1999, la déforestation anarchique... Le paysage porte partout les cicatrices de la guerre et de la misère. L'éden du massif de Tora Bora, ses vignes, mûriers et essences aromatiques rares sont marqués des plaies de la lutte sans limites contre les Soviétiques et des bombardements des B-52 américains. Pour les militaires de la coalition, découvrir l'Afghanistan depuis un VAB (véhicule de l'avant blindé) tient de l'angoisse. Venant de Kaboul, le 9 octobre 2010, le capitaine d'artillerie Benjamin Leroy roule vers la province de la Kapisa où son unité, le 8<sup>e</sup> RA (régiment d'artillerie), relève le 3<sup>e</sup> RAMa (régiment d'artillerie de marine). Il confie : « Le paysage aride de l'Afghanistan défile, nous nous rapprochons des montagnes et le convoi s'enfonce dans les gorges de la Kabouli, par une route incertaine empruntée par des milliers de camions venant du Pakistan voisin. La route est pleine d'huile, de déchets et de véhicules en panne dans des virages en épingle avec des dénivelés vertigineux. Le convoi roule au milieu de la route, c'est la règle, les Afghans, assez disciplinés, se mettent sur le côté pour nous laisser passer, personne ne double car le risque est de se faire tirer dessus après les sommations d'usage. Les attaques par mines improvisées demeurent la principale cause de décès chez les soldats de la coalition, les consignes de sécurité sont donc très strictes. Les armes sont approvisionnées, les secteurs de surveillance et de tirs respectifs sont pris en compte. Le trajet dure deux heures et en zone française les brouilleurs sur les véhicules sont activés et les personnels rentrent dans les VAB, sous blindage<sup>3</sup>. »

Le climat continental sec aggravé par l'altitude donne sur un an une amplitude thermique de 60 °C, très éprouvante pour un organisme européen ; il peut faire de – 20 °C en hiver à 40 °C en été en moyenne (et jusqu'à 70 °C dans un blindé).

### *Un peuple désuni*

Comptant en 1979 à peine 10 % de citadins dans des villes de plus de 10 000 habitants, ce pays médiéval, dont le symbole est le faucon

pèlerin, fort prisé par les émirs arabes, n'est pas une nation. Sa faiblesse, qui est aussi une richesse culturelle, est bien que chaque groupe ethnique garde ses coutumes. En août 1897, lieutenant au 4<sup>e</sup> hussards, Winston Churchill, qui participa à une expédition au Waziristan (nord-ouest du Pakistan), notait déjà : « Les tribus font la guerre aux tribus. Le peuple d'une vallée bataille contre le peuple de la vallée voisine<sup>4</sup>. » Elles pratiquent une vendetta au nom d'un code de l'honneur, le *pachtounwali*, qui n'exclut pas la trahison.

Rien n'est simple côté croyances : 77 % de sunnites, 22 % de chiites, le 1 % restant rassemblant des groupes d'ismaéliens et diverses autres sectes musulmanes. Deux aires ethnoculturelles se distinguent. D'une part, les peuples d'origine persane ou turque sont implantés surtout dans la moitié septentrionale : les Tadjiks de souche persane (au nord-est) représentent 25 % des Afghans ; les Hazaras, chiites parlant le dari<sup>5</sup> (au centre et à l'ouest), 24 % ; les Ouzbeks d'origine turque (au nord), 6 % ; et les Turkmènes (au nord-ouest), 6 % également. D'autre part, dans le Sud domine le groupe linguistique pachto parlé par les Baloutches (sud) et surtout les Pachtouns (au centre, centre-est et au sud), qui représentent plus de 40 % de la population. Existente aussi d'autres minorités, telle celle des Nouristanis qui parlent le dari, pour ne rien dire des subdivisions claniques à l'intérieur de chaque structure tribale.

L'ensemble fait de ce pays une mosaïque d'ethnies depuis la chute de l'empire Durrani en 1793. Fondé à Kandahar par Ahmad Chah Durrani en 1747, il avait l'Indus et le nord-ouest de la Perse pour confins. Sa dislocation entraîna une longue période d'anarchie et de morcellement tribal en dépit de la réunification forcée entreprise par l'émir Abdur Rahman en 1880. Les hauts reliefs divisant, chaque vallée est un monde en soi. Les passes de l'est comportent des villages et des forteresses en nids d'aigle. Ce n'est qu'en 1923 que le roi Amanullah instaura l'appellation officielle d'« Afghans » pour tous ses sujets.

### *Vers la guerre civile*

L'Afghanistan a toujours été réfractaire à la conquête. Les Anglais en firent l'amère expérience lors de la première guerre anglo-afghane de 1839-1842, avec le massacre des Occidentaux à Kaboul

en novembre 1841 et la retraite catastrophique en janvier 1842 des 16 000 personnes suivant les troupes de l'armée des Indes du général Elphinstone vers Djalalabad – où parvint un seul survivant.

De même, la deuxième guerre anglo-afghane (1878-1881) fut marquée par un nouveau désastre : la défaite de Maiwand et une autre retraite humiliante. En fait, cet État tampon entre l'empire russe et l'empire des Indes provient de l'affrontement de Saint-Pétersbourg et de Londres, au XIX<sup>e</sup> siècle, lors du « Grand Jeu » en Asie. Il est le fruit de la convention de Simla, en 1895, qui fait suite à la deuxième guerre anglo-afghane<sup>6</sup>. Si, lors de la convention de 1907 à la clé de la Triple Entente (Russie, France, Royaume-Uni), la neutralité de l'Afghanistan est reconnue, sa pleine indépendance n'est garantie qu'après un bref et dernier affrontement avec la Grande-Bretagne, en 1919, sous couvert d'une aide en armes et en subsides du géant soviétique avec lequel le roi Amanullah signe, en 1921, un traité de paix et d'amitié. L'Afghanistan poursuit un subtil jeu d'équilibre entre l'URSS et l'empire des Indes, jusqu'à la disparition de ce dernier en 1947.

Si le successeur du roi Amanullah, Nadir chah (au pouvoir entre 1929 et 1933), entreprend quelques réformes (ouverture de lycées étrangers, interdiction du port de la burqa à Kaboul...), le poids des traditions domine sitôt quittés la capitale, Hérat ou Kandahar. Le sage Mohammed Zahir chah (1933-1973) tente de moderniser le pays. Il règne mais ne gouverne pas. Entre 1963 et 1973, il reprend le pouvoir en douceur et instaure une monarchie constitutionnelle. Toutefois, ce libéralisme permet aux mouvements islamistes de croître dans les campagnes. Les communistes, fort bien organisés, étendent leur influence en ville. En juillet 1973, profitant de la famine sévissant hors des villes et d'une crise économique, un ministre et cousin de Zahir chah, Mohammed Daoud Khan, fait un coup d'État en s'alliant aux communistes. L'amorce de démocratie réalisée sous la monarchie s'en trouve confisquée. En 1975, soutenues par le Pakistan, les deux premières insurrections fondamentalistes apparaissent contre le régime autoritaire de Daoud, qui tente, début 1978, de prendre ses distances avec Moscou.

Déjà le pays commence à se vider de ses habitants. C'est l'époque des premiers exodes, vers l'Iran ou le Pakistan. Entre 1972 et 1979, l'Afghanistan perd environ 5 millions d'habitants, passant d'une population de 19 à 14 millions de personnes.

La marche vers le chaos politique et le réveil des rivalités tribales s'accroît en 1978 à la suite du coup d'État d'Abdul Qadir, proclamé président du Conseil militaire. Le communiste radical Nur Mohammad Taraki ne le reconnaît pas et proclame, le 30 avril 1978, la République démocratique d'Afghanistan. La prise du pouvoir par les communistes du Khalq (« Peuple ») de Taraki n'est pas admise par les chefs traditionnels et la guerre civile commence. Elle oppose villes et campagnes où, dans les mosquées, on mobilise contre les athées communistes, accusés de faire table rase des traditions. En effet, le nouveau régime prosoviétique lance une série de réformes sociales (suppression de la dot des femmes), économiques (réforme agraire) et culturelles, dont une campagne d'alphabétisation. Celle-ci se transforme en propagande marxiste répressive – les activistes du Khalq exécutent des milliers de mollahs –, alors que les fatwas des mouvements islamistes se répandent dans la population.

En mars 1978, l'insurrection se généralise à partir du soulèvement de la province de Kunar. Un an plus tard, elle gagne les villes, telle Hérat où la garnison prend fait et cause pour la population révoltée contre les méthodes autoritaires du pouvoir. En ce même mois où, pour tenir la capitale, Taraki est contraint de faire appel à l'aviation soviétique (avec pour conséquences des milliers de morts), les mouvements insurrectionnels proclament la guerre sainte contre le régime mécréant. Plus de la moitié des 85 000 hommes de l'armée afghane désertent, lorsqu'en juillet suivant Taraki se fait attribuer les pouvoirs spéciaux pour lutter contre ceux que l'on appelle désormais les moudjahidine<sup>7</sup>. Le 10 septembre, Hafizullah Amin, le Premier ministre, nommé à ce poste six mois auparavant, prend le pouvoir par la force. Alors que la guerre civile fait rage, il tente une politique plus indépendante envers l'URSS.



Achévé d'imprimer en mars 2013 par Grafica Veneta, Italie,  
pour le compte des éditions Autrement,  
77, rue du Faubourg-Saint-Antoine, 75011 Paris. Tél. : 01 44 73 80 00.  
Fax : 01 44 73 00 12.  
N° d'édition : L.69EHAN000923.N001. ISBN : 978-2-7467-3522-4.  
Dépôt légal : avril 2013.